

Foi chrétienne et théorie de René Girard

A la fin des années 70, celles où je terminais mon engagement de PO. J'ai connu, à l'approche de la trentaine, une grande crise de foi. Ce qui m'a empêché de devenir athée, c'était que je me disais qu'il n'était pas possible que Dieu n'existât pas alors qu'il y avait une telle beauté, qui me touchait aux larmes, dans une fugue de Bach ou un adagio de Mozart. Plusieurs années après, je suis tombé sur une sentence de Cioran où je me suis reconnu : « Sans Bach, la théologie serait dépourvue d'objet, la Création fictive, le néant péremptoire. S'il y a quelqu'un qui doit tout à Bach, c'est bien Dieu. »¹ C'est par Bach que Dieu m'a rejoint et m'a fait entrer dans le chemin jamais achevé de la conversion.

A la même époque une réflexion entendue à la radio m'a frappé. Elle disait à peu près ceci : « Jean-Jacques Rousseau - le philosophe... pas notre copain ! - affirme que l'homme est naturellement bon. C'est l'éducation, c'est la société qui le rend mauvais. Pour avoir un homme bon, il suffirait de changer de société. Et qu'est-ce que cela donne ? Une barbarie sans fond. Staline, Hitler, le fleuve de sang de ce XXe siècle de feu et de fer. »

Lorsque Jean-Jacques m'a fait parvenir des textes de PO rejetant au péché originel (et d'autres dogmes de l'Eglise) je me suis dit qu'il fallait aller plus loin. On pense bien sûr aux premiers vers de ce cantique du XIXe siècle : **Minuit ! Chrétiens, c'est l'heure solennelle / Où l'homme Dieu descendit jusqu'à nous, / Pour effacer la tache originelle / Et de son père arrêter le courroux.**

Cette conception janséniste est bien sûr totalement erronée, mais faut-il sans plus jeter aux orties ces enseignements de l'Eglise ? Ne serait-ce pas « jeter le bébé avec l'eau du bain ? » En 1978, devenu professeur de religion à l'Athénée de Stavelot, j'ai découvert la théorie de René Girard à travers son livre « Des choses cachées depuis la fondation du monde. » J'y trouvai une clé pour ouvrir la compréhension sur cette violence qui marque les sociétés humaines depuis des temps immémoriaux.

Girard se pose deux questions :

1. D'où naît la violence dans les sociétés humaines, quel en est le ressort fondamental ?
2. D'où vient que cette violence ne les dévaste pas ? Comment parviennent-elles à se développer malgré elle ?

Dans un premier temps, mon exposé présentera la réponse du philosophe. Et dans une deuxième partie, j'en tirerai quelques conséquences sur notre foi chrétienne.

I - La théorie mimétique de René Girard

1. Mimésis (imitation) et violence

Imiter pour l'homme est fondamental. Cette imitation est loin d'avoir dans le monde animal l'ampleur qu'elle prend dans le genre humain. Le cerveau humain est comme une puissante machine à imiter. Sans cette capacité d'imitation toute survie et toute vie humaine seraient compromises. Imiter est en effet ce qui rend possible chez l'homme l'apprentissage. Or nous savons que les hommes, à la différence des animaux, ne disposent pas à la naissance de ce capital d'instincts qui permet à ces derniers de s'adapter assez vite, voire immédiatement, à leur environnement. Privés d'une grande partie des instincts animaux, les hommes, pour survivre et vivre avec leurs semblables sont condamnés à tout apprendre. Or comment apprenons-nous ? D'une manière générale nous apprenons en imitant les autres.² Grâce à ces neurones miroirs découverts dans les années 1990, notre appareil neuronal s'est structuré, pendant les deux ou trois années qui ont suivi notre naissance, par imitation de nos parents ou des personnes qui s'occupaient de nous. L'enfant apprend progressivement à parler en imitant la parole de ses proches.

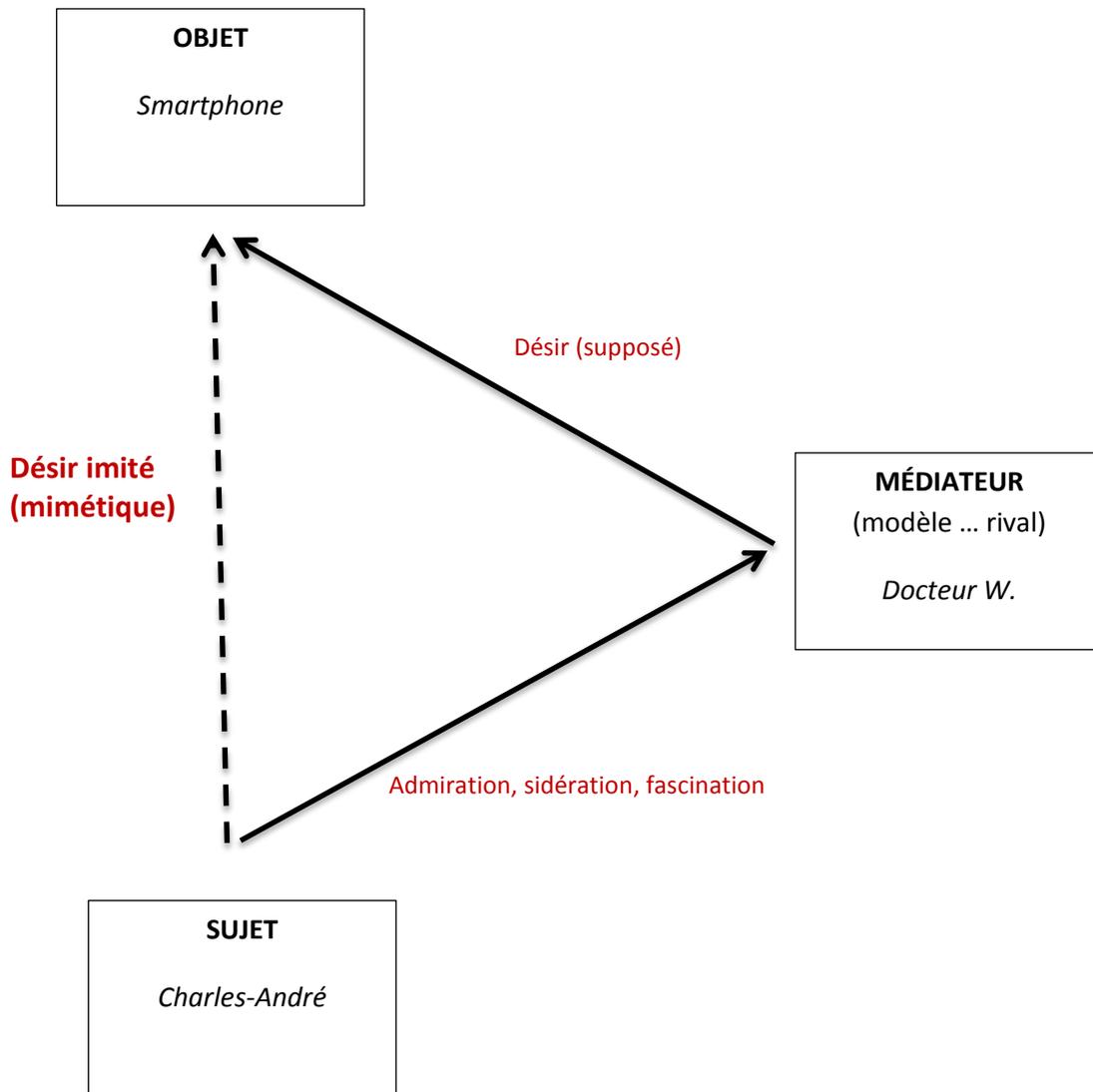
Cela joue un rôle important dans le désir. Contrairement à une idée reçue, nous ne savons pas ce que nous désirons, nous ne savons pas sur quoi, sur quel objet (quelle femme, quelle nourriture, quel territoire) porter notre désir – ce n'est qu'après coup, rétrospectivement, que nous donnons un sens à notre choix en le faisant passer pour un choix voulu. Dès l'instant qu'un autre a fixé son attention sur un objet, aussi quelconque soit-il, alors cet objet (que nul ne regardait jusqu'alors) devient un

¹ (Emile-Michel Cioran / 1911-1995 / Syllogismes de l'amertume / 1952)

² Des chercheurs ont pu récemment découvrir que si on tirait la langue à un nouveau-né, il allait à son tour (au bout d'un moment) montrer sa langue !

Foi chrétienne et théorie de René Girard

objet de convoitise qui efface tous les autres ! Voilà pourquoi Girard propose-t-il un schéma TRIANGULAIRE du désir imitatif. Les trois sommets de ce triangle représentent l'OBJET, le SUJET, le MODÈLE (ou médiateur). Dans cette configuration, le sujet ne désire l'objet que parce que cet objet est désigné comme désirable par un tiers, le médiateur.



Ainsi, le 26 janvier dernier, je suis parti à une session avec un compagnon qui avait dans sa voiture un smartphone qui lui permet de téléphoner les mains libres et d'avoir les renseignements de « coyote » sur les radars de la police. Ma première réaction est de me dire : il faudrait m'en acheter un. Deuxième réaction, après réflexion : mais non ; en fait je n'en ai nul besoin. Je ne désirais pas l'objet par moi-même, spontanément, mais par l'intermédiaire d'un autre qui joue pour moi le rôle d'un modèle. J'imité le désir d'un autre.

Si l'objet désiré (ici, le smartphone) est partageable, ce désir mimétique est bien innocent. Il me suffit d'aller acheter ce gadget. Mais il y a aussi les objets qui ne se laissent pas partager, objets auxquels on est trop attaché pour les abandonner à un imitateur (carrière, amour...). Que se passe-t-il quand deux individus (ou plus) désirent la même chose ? Ils se battent, voire s'entretuent, pour l'obtenir. Nous sommes bien dans le cas de figure du jouet sans valeur que se disputent deux enfants, dont l'issue est bien connue : chamaillerie, cris, puis intervention des adultes qui séparent les belligérants.

Que se passe-t-il quand, dans la même situation de rivalité, deux adultes se disputent un objet ? Sans l'intervention providentielle d'un tiers situé au-dessus de la mêlée, les adultes vont jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à l'élimination du rival, obstacle insupportable à la réalisation de leur désir. Cette violence serait soutenable socialement, si elle demeurait le propre de quelques individus isolés. Or, ce qui la rend éminemment dangereuse, nous dit Girard, c'est qu'elle est *contagieuse*. Le désir mimétique se propage à la société tout entière, par un effet « boule de neige » : si deux individus désirent la même chose il y en aura bientôt un troisième, un quatrième, et ainsi de suite. Rapidement le conflit mimétique se transforme en la « *guerre de tous contre tous* »³.

Un fait divers illustre cette contagion du désir mimétique. « *Gaz lacrymogènes, bagarres, échauffourées violentes, arrestations musclées, telle était l'ambiance apocalyptique dans laquelle plusieurs magasins américains ont ouvert pour la sortie des dernières paires de baskets Nike créées pour l'ancien basketteur Mickael Jordan : [...] des milliers de personnes se sont ainsi rassemblées très tôt ce vendredi, parfois dès deux heures du matin, pour figurer parmi les chanceux se procurant les 150 paires seulement disponibles ; [...], la même scène s'est déroulée un peu partout aux États-Unis, conduisant notamment à plusieurs arrestations à Atlanta, des personnes légèrement blessées, à la suite de piétinements à l'entrée du magasin ou encore une mère abandonnant ses deux enfants de 2 et 5 ans dans la voiture en pleine nuit. Dans la banlieue de Seattle, avant l'ouverture, la foule avait déjà enfoncé deux portes. Des bagarres ont commencé à éclater, des bousculades, certaines personnes essayaient de couper la file d'attente. Les officiers ont utilisé du gaz incapacitant pour interrompre certaines bagarres.* »⁴

En réalité, aucune de ces personnes n'avait réellement besoin de ces chaussures. Pourtant toutes se sont battues pour se les approprier. Telle est l'implacable loi du désir mimétique lorsqu'elle s'applique à grande échelle : son escalade conduit à la destruction sociale généralisée. La violence engendre la violence, dans une chaîne sans fin, comme ces bandes de la Mafia qui s'autodétruisent.

2. Le bouc émissaire, exutoire à la violence

Pourtant nous devons bien constater que les sociétés humaines ont surmonté tant bien que mal ce phénomène redoutable. Comment, se demande Girard, les sociétés sont-elles parvenues à trouver un antidote à ce poison ?

A partir d'une lecture attentive des mythes religieux archaïques (de toutes origines), l'anthropologue observe que ces mythes nous racontent tous la même histoire, à savoir la neutralisation de la violence par le sacrifice d'une victime, appelée « *bouc émissaire* ». Là encore, pour résoudre l'énigme, Girard renverse une idée unanimement reçue selon laquelle le sacrifice « religieux » (égorger un animal ou un être humain) serait destiné à calmer la colère des dieux (chez les Grecs), ou à tester la foi des croyants (sacrifice d'Isaac par Abraham interrompu in extremis par un ange). Aux yeux du philosophe français, le sacrifice n'est pas une affaire religieuse mais une affaire humaine.

Si les hommes vont jusqu'à tuer l'un de leurs semblables, ce n'est pas pour apaiser quelque colère divine, mais pour mettre fin à l'hémorragie de fureur qui frappe leur groupe humain. En proie à une violence meurtrière, la société primitive se choisit spontanément une victime, qui va attirer sur sa seule personne toute l'agressivité mortifère. Ainsi se met en place, selon Girard, le rite du bouc émissaire, dont la vertu première est de transformer le « *tous contre tous* » en « *tous contre un* ».

Le sacrifice du bouc émissaire permet donc à la fois de libérer l'agressivité collective (exutoire) et de ressouder la communauté autour de la paix retrouvée (pacte). Dans l'optique girardienne, le rite

³ Thomas Hobbes, philosophe anglais du XVIIe siècle.

⁴ Le Monde.fr du 25 décembre 2012

sacrificiel est donc une violence permise dont la fonction est de déjouer des pulsions mauvaises sur une victime indifférente à la communauté parce que marginale. Ainsi, se produit, aux dépens d'un souffre-douleur vu comme coupable, une sorte de solidarité dans le crime, qu'on retrouve dans les scènes de lynchage.

Le problème de ce mécanisme régulateur de la violence est cependant son caractère temporaire. La violence endémique générée par le désir se fait, tôt ou tard, à nouveau ressentir. Pour la contenir et l'empêcher de ressurgir, il faut trouver un autre bouc émissaire. Pour solutionner le coût humain exorbitant, les premières sociétés ont progressivement substitué des animaux aux victimes humaines. A chaque crise mimétique, la société répond par des sacrifices censés rétablir magiquement l'ordre. Notons bien que dans tous les mythes archaïques, ce mécanisme est occulté et la victime est bien présentée comme coupable du déchaînement de la violence. Partout ? Non.

3. La Bible révèle l'innocence des victimes

René Girard fait encore une troisième découverte. A la différence des mythes anciens et des génocides récents, où la vérité du mécanisme de la violence collective n'est jamais révélée, le récit biblique, dès la Genèse, s'intéresse aux victimes, en les montrant toujours innocentes. La crise et le choix de la victime sont les mêmes que dans les mythes mais le troisième moment est différent. Le récit de Joseph, vendu par ses frères, fait éclater son innocence et se conclut par le pardon accordé à ses demi-frères.

Dans les récits de la Passion, Jésus est le type même du bouc émissaire, la victime innocente, qui dans la tête de ses accusateurs va sauver son peuple (« *il vaut mieux qu'un seul homme meure pour le peuple, et que l'ensemble de la nation ne périsse pas.* ») par une mort qui est un cruel lynchage. Je cite René Girard :

« Jésus nous est présenté comme la victime innocente d'une collectivité en crise qui, temporairement au moins, se ressoude contre lui. Tous les groupes et même tous les individus mêlés à la vie et au procès de Jésus finissent par donner leur adhésion explicite ou implicite à cette mort : la foule de Jérusalem, les autorités religieuses juives, les autorités politiques romaines et même les disciples, puisque ceux qui ne trahissent pas ou ne renient pas activement Jésus s'enfuient ou restent passifs. Et cette foule, il faut le noter, est celle-là même qui peu de jours auparavant, avait accueilli Jésus avec enthousiasme. Elle se retourne comme un seul homme et exige sa mort avec une insistance qui relève au moins en partie de l'entraînement collectif irrationnel puisque, entre-temps, rien n'est intervenu pour justifier ce changement d'attitude... C'est bien parce qu'elle reproduit l'événement fondateur de tous les rites que la Passion s'apparente à tous les rites de la planète. Il n'y pas un incident qu'on ne retrouve dans des exemples innombrables, du procès joué d'avance à la dérision de la foule, aux honneurs grotesques et à un certain rôle du hasard qui joue ici, non dans le choix de la victime, mais dans la façon dont on dispose de ses vêtements : le tirage au sort. Finalement, c'est le supplice infamant en dehors de la cité sainte pour ne pas contaminer celle-ci »⁵

En dévoilant le mécanisme caché du bouc émissaire, à savoir que la victime est sacrifiée, non parce qu'elle est coupable, mais parce qu'il faut un coupable pour résoudre la contagion de la violence, l'Évangile rend impossible son recours ultérieur. Désormais, la société devra trouver d'autres remèdes pour exorciser la violence (en l'occurrence elle s'appuiera sur le message évangélique de la non-violence). Si le Nouveau Testament marque un tournant majeur dans l'histoire de l'humanité, c'est que la gestion de la violence, à partir de cette date, prend un aspect tout différent.

⁵ Girard, 1978, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, pp. 234-235.

II – La foi à la lumière de la théorie girardienne

1. *Le sens de la foi* (Henri Boulad sj)

La résurrection

Pour beaucoup de croyants, la foi se ramène à un ensemble d'énoncés dogmatiques très abstraits qu'ils acceptent aveuglément. Le *credo* récité chaque dimanche en est le résumé. En réalité, il n'y aura jamais de preuves contraignantes et définitives de la foi : résurrection, Trinité, incarnation, divinité de Jésus, présence réelle dans l'eucharistie ne se démontrent pas comme un théorème. Les certitudes de la foi ne sont pas d'ordre rationnel ou scientifique. Elles sont d'ordre existentiel, elles ne s'éclairent qu'au cœur d'une expérience vécue. La foi prend sa source dans un pari, un saut dans le vide : je fais confiance à cette rumeur de résurrection lancée par quelques femmes et quelques compagnons « *d'un certain Jésus qui est mort, mais que Paul affirme être en vie* »⁶, rumeur qui m'a rejoint plus de 2.000 ans après. C'est le point de départ de la foi chrétienne qui contient en germe tout son développement ultérieur. Mais elle ne peut pas se vivre comme une vérité qu'on possède, mais comme un chemin à sans cesse découvrir, comme un océan qu'on ne finira jamais de parcourir. « *On dégrade les mystères de la foi en en faisant un objet d'affirmation ou de négation, alors qu'ils doivent être un objet de contemplation*⁷ », disait Simone Weil. J'ai besoin chaque matin de vivre un temps long et fort de méditation pour nourrir ma foi, lui donner vie et sens. Sans cela, ma foi deviendrait vite une pièce de musée empoussiérée. La foi est comme l'amour. On ne peut pas mettre la main dessus sans la pétrifier. Elle est à recréer chaque jour, au cœur de la vie.

Pour moi l'Église, avec tous ses défauts trop humains, demeure importante. Lorsque telle ou telle affirmation de foi qu'elle présente est pour moi incompréhensible, je ne la rejette pas d'emblée. Je la garde dans un coin de ma mémoire comme une question à étudier, une vérité en sursis, une notion qui me dépasse pour le moment. La vie en s'écoulant au fur et à mesure de mon cheminement personnel fait que certains articles de foi qui pour moi étaient des énigmes sont devenus des lumières. S'il en est pour considérer le *credo* comme un paquet de mythes dépassés à jeter par-dessus bord, je préfère le prendre plutôt comme un langage à déchiffrer, porteur de lumière et de sens. Et je découvre de plus en plus que la Création, l'Incarnation, la Croix, la Trinité et même le mystère de la mort... tout cela s'illumine à partir de ce foyer central : DIEU EST AMOUR.

La mort, comme l'épreuve, est inévitable. Tôt ou tard, elle se présentera, qu'il s'agisse de la mort d'un être aimé ou de la mienne. Et la foi nous affirme : tu vivras. La mort n'existe pas, elle un passage, une illusion, une mutation. « *J'aurai l'air d'être mort et ce ne sera pas vrai...* », dit le Petit Prince de Saint Exupéry.

La foi m'affirme que la mort est passage vers la vie, vers l'inimaginable surabondance de vie qu'est Dieu. Je suis appelé à vivre pour toujours. Avec Jésus, que je crois ressuscité, la mort a perdu son caractère tragique. Un de mes collègues mourait du cancer, lorsque 15 jours avant sa mort, il s'est converti. Après avoir convenu d'une date pour lui donner le sacrement des malades et la communion. Il m'a dit : invite A. et R., parce que c'est vous les chrétiens qui m'avez apporté un verre d'eau, au propre et au figuré. Et c'est vrai. Tous nos collègues étaient atterrés de qui lui arrivait. Mais les seuls à aller le voir étaient les chrétiens. Les autres avaient trop peur.

J'aime méditer sur Marie-Madeleine, Pierre ou Jean au tombeau vide. Le soleil entre par la brèche ouverte qu'a laissée la pierre roulée. Le lieu de la mort est déserté. On entend gazouiller

⁶ L'expression est du gouverneur Festus. Voir : Actes des Apôtres 25, 19

⁷ *La Pesanteur et la Grâce*, Simone Weil, éd. Plon, coll. Agora, 1988, p. 208

les hirondelles dans le petit matin d'avril. La mort est morte. Elle a perdu son venin. Oui, tout ce qui beau, tout ce qui est aimable, le brin d'herbe au soleil printanier, la jonquille que la brise balance, le sourire d'un enfant, les yeux apaisés de bonté, tout cela, qui est vivant, ressuscite avec nous. Nous ne vivons plus vers une mort qui serait définitive. Nous vivons déjà au-delà de la mort. Et puisque la mort ne constitue pas un obstacle, cela vaut alors bien la peine de prendre le risque de se dresser contre l'injustice pour défendre les plus faibles, les plus vulnérables, les exclus, les réfugiés. L'espérance nourrit nos engagements.

L'incarnation : « Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu »⁸

Si la résurrection est le premier pilier de la foi chrétienne, le deuxième pilier c'est l'incarnation. Cette vérité de foi fait problème, tant dans l'Occident déchristianisé que chez les musulmans. Affirmer que Jésus est Dieu fait homme, *le Verbe fait chair*⁹, c'est se faire traiter de fou. Dieu dans un homme ? L'Éternel, l'Infini, l'Absolu, « le Seigneur des mondes » comme l'appelle le Coran, enfermé dans un corps humain ... qui fait pipi et caca ... c'est une absurdité.

Aberrant ? Pour prendre une comparaison, si on conçoit Dieu comme un immense *cercle* qu'on peut élargir à l'infini pour englober tous les univers, alors oui. Comment inscrire cet infini dans le fini, l'éternel dans le temps, la toute-puissance dans l'impuissance ?

Mais si au lieu de s'occuper de la circonférence du cercle, on tend vers son *centre*, on arrive alors à une toute autre image d'infini. Un centre ce n'est rien. Cela n'a ni volume, ni surface, ni dimension. Dieu est à chercher au centre, dans le point, dans le rien. Simone Weil faisait cette réflexion : « *Dieu renonce en un sens à être tout... Il s'est vidé de sa divinité...* »¹⁰ Olivier Clément, le grand théologien orthodoxe français, a cette phrase : « *l'au-delà n'est pas dans l'espace, mais au plus central, au plus secret.* » Dieu a choisi d'être « rien » pour occuper le centre de tout et devenir l'intime de l'intime de toute réalité. La Création comme l'Incarnation s'inscrivent dans un mouvement de *kénose*, c'est-à-dire d'anéantissement, de dépouillement, de renoncement, de vide. François Varillon écrivait ceci :

« Si Dieu ne renonçait pas à être tout, nous ne pourrions plus dire qu'il est amour... La puissance créatrice est une puissance de renoncement absolu à soi telle que d'autres viennent à exister en eux-mêmes et par eux-mêmes. Quand Dieu me crée, il me donne le pouvoir d'être en moi-même et par moi-même. A ce moment-là, nous ne pouvons plus dire que Dieu est un concurrent qui menace notre liberté... Il n'y a rien de plus divin, de plus hautement divin que ce renoncement de Dieu, sinon le renoncement éternel que Dieu est en Lui-même, au sein de la Trinité. »¹¹

Dire, « Dieu est tout-puissant », ce n'est pas faux. Mais à condition d'ajouter immédiatement « Dieu n'est pas tout-puissant » à la manière humaine, ou tout-puissant dans un tout autre sens que nous pouvons le concevoir. L'enfant déposé dans une mangeoire, le crucifié du Golgotha exprime la *kénose* de Dieu dans ce qu'elle a de plus radical. En se faisant chair fragile et vulnérable, de Bethléem à Jérusalem, « *Dieu, contre Dieu, a pris le parti de l'homme* »¹² selon la belle expression du théologien orthodoxe Paul Evdokimov. Le grand théologien laïc byzantin du XVe siècle, Nicolas Cabasilas, dit splendidement : « *Lui, le Riche, vient jusqu'au taudis de l'indigent. S'approchant de lui, il lui déclare son amour et lui demande le sien en retour. Il ne se retire pas s'il est méprisé, et ne montre*

⁸ Irénée de Lyon

⁹ Jean 1, 14

¹⁰ « La pesanteur et la grâce »

¹¹ « Joie de croire, joie de vivre », Bayard 2013, p. 158. (C'est moi qui souligne).

¹² Paul Evdokimov, « L'amour fou de Dieu », Seuil 1973, p.31

pas de colère si on le traite indignement. Même repoussé, " il se tient à la porte"¹³ et supporte tout pour nous montrer son amour. Il subit souffrances et mort pour nous en donner la preuve. »¹⁴

« Le Christ Jésus, ayant la condition de Dieu, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. »¹⁵, dit saint Paul. Ce qui veut dire, commente Nicolas Cabasilas : « *qu'étant Dieu il a pris notre nature humaine, pour qu'en retour, d'hommes que nous sommes, nous devenions dieux.* »¹⁶

2. La Trinité (Dominique Peccoud, sj)

En Dieu, il n'est que l'amour. Comme les juifs et les musulmans, nous croyons en un seul Dieu. Mais nous différons d'eux sur *la manière* dont il est un. La Trinité est la manière même dont Dieu est un. Cette manière est la charité, l'agapè. « *Dieu est si essentiellement amour que l'unité, qui en un sens est sa définition, est un simple effet de l'amour* », disait Simone Weil.¹⁷

Dieu n'est ni le Père, ni le Fils, ni l'Esprit. Le Père n'est pas Dieu, le Fils n'est pas Dieu, l'Esprit n'est pas Dieu. C'est la relation trinitaire du Père et du Fils dans l'Esprit, c'est cette relation qui est Dieu. On peut dire que le Père est Dieu dans la mesure où il est en relation avec le Fils dans l'Esprit. On peut dire que le Fils est Dieu dans la mesure où il est en relation avec le Père dans l'Esprit. On peut dire que l'Esprit est Dieu dans ce sens qu'il émerge de la relation du Père et du Fils et en même temps assure le lien entre le Père et le Fils.

Que dire de cette relation ?

Le propre du Père c'est de se vider totalement de lui-même, de ne rien retenir en lui, de tout donner au Fils. Il ne retient rien de son être. Il est tout amour. Il est *pur don*.

La caractéristique du Fils, c'est de n'être absolument rien en dehors de ce qu'il *reçoit* du Père. Il est *pure réceptivité*, l'image exacte du Père, et capable de rendre ce don réciproque. Autrement dit, en tant que parfaite image du Père, il en est le parfait imitateur, sans aucune forme de rivalité. Dans la Trinité, il y a donc un double mouvement par lequel l'un s'appauvrit radicalement de tout ce qu'il est en lui-même et où l'autre n'est rien en dehors de ce qu'il reçoit du Père.

Quand on relit le credo de Nicée-Constantinople, on semble dire à première vue que le Père est créateur. « *Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, de l'univers visible et invisible.* » Erreur ! Car il faut voir quelques lignes plus loin le texte préciser à propos du Fils : « *Engendré, non pas créé, de même nature que le Père, et par lui tout a été fait.* » Cela veut dire que le Père ne peut rien créer sans le Fils et le Fils ne peut rien créer sans le Père. Leur appauvrissement réciproque circule de l'un à l'autre et, en cette pauvreté complémentaire, devient créateur.

C'est le jaillissement, lui aussi de toute éternité, sans commencement et sans fin, de l'Esprit qui procède du Père et¹⁸ du Fils. L'Esprit est ressemblance parfaitement imitative du don du Fils par le Père et il est l'imitation parfaite du Père par le Fils, ce qui est la même chose. Et c'est l'Esprit qui va permettre de se répandre dans des créations multiples dont notre univers qui n'est peut-être qu'un univers parmi d'autres. C'est-à-dire qu'il y a possibilité d'avoir au fondement de toute chose une relation gratuite dans laquelle l'un et l'autre, étant radicalement pauvre de ce qui n'est pas l'autre,

¹³ Apocalypse 3, 20

¹⁴ Nicolas Cabasilas, « La Vie en Christ », Cerf 1993, p.222.

¹⁵ Philippiens 2, 5-7

¹⁶ Nicolas Cabasilas, « La Vie en Christ », Cerf 1993, p.246

¹⁷ Simone Weil « L'amour de Dieu et le malheur » (1942), dans *Œuvres* Galimard, 1999, p.698

¹⁸ Ou « par/dans »

peut, avec l'autre, créer de manière absolument nouvelle. Abstractions, pourriez-vous dire ! Pas du tout.

Si on réfléchit aux moments où notre existence avait du sens, n'est-ce pas aux instants, avec d'autres – un ou plusieurs-, nous avons établis des relations gratuites qui ont permis des créations étonnantes de fécondité. Lorsque nous vivons des relations humaines dénuées de toute idée de compétition par laquelle nous voulons dominer l'autre et protéger quoi que ce soit de nous-mêmes, nous devenons capables de créations extraordinaires. Nous devenons capables de faire émerger des projets nouveaux que nous n'aurions jamais imaginés sans les autres. Nous devenons alors fils à l'image du Fils, nous entrons dans l'imitation sans rivalité du parfait Imitateur du Père. Nous sommes alors comme un reflet de l'imitation purement pacifique et créatrice à l'œuvre dans la Trinité.

3. *Le péché originel, perversion de la relation*

Il n'y a aucun doute que, pour René Girard, l'homme puisse se développer par des relations qui sont de l'ordre de créativité. La relation mimétique de soi est bonne. Mais bien souvent elle devient malade. Reformulons rapidement ce qu'est un désir mimétique perversi :

- le *sujet* s'évertue à imiter un modèle. Tout ira bien tant que le modèle (ou médiateur) se montre imitable. Le sujet se laisse fasciner, sidérer par celui qui est son modèle. Mais pour peu que ce modèle possède en propre un objet que l'on se met à désirer, non pas en tant qu'objet, mais parce que celui qu'on veut imiter le possède, à ce moment-là le sujet se rebelle. Il en vient même jusqu'à nourrir de la haine à l'égard de celui qui était son modèle, à la hauteur de ce qu'avait été son admiration. L'autre, d'idolâtré est devenu un rival détesté.

- le *modèle*, est tout aussi malade, parce ce qu'il est flatté d'inspirer une telle fascination au sujet. Il va essayer de renforcer l'attrance de l'autre par tout un travail de séduction. Et par là, lui il tombe dans un délire de toute-puissance.

Ceci est exactement l'inverse de l'attitude de la relation qui existe en Trinité entre le Père et le Fils. Le Fils n'est pas dans une relation où il se laisse fasciner. Et le Père n'est pas du tout dans une relation fascinante. Pourtant, c'est de cette relation qu'émerge l'Esprit, c'est-à-dire la vie qui est une création radicalement nouvelle. Quelle est cette relation créatrice de vie nouvelle ?

Nous la trouvons exprimée par une expression du credo de Nicée-Constantinople : « *Jésus-Christ ... Engendré, non pas créé.* » Le Christ, parce qu'il est « *engendré non pas créé* », qu'il n'a aucun début et aucune fin, est de ce fait depuis toujours en relation créatrice de vie avec le Père. Il va pouvoir vivre sa passion en sachant que les événements qui tombent sur lui ne disent rien de la vie qui jaillira. Pour lui, en Dieu, la mort est comme si elle n'existait pas. Lui, qui est engendré non pas créé, ne connaît pas la mort. La seule perspective qu'il a, dans l'horreur que ressent toute sa sensibilité humaine à un degré inimaginable, c'est celle de sa confiance absolue dans le Père dont il reçoit de toute éternité, tout son être.

La relation mimétique perversie, au contraire, elle naît de notre angoisse à être. Tant que je ne creuserai pas ce mystère qui m'est donné dans l'Écriture où je puis, dans le Christ, jour après jour, me recevoir du Père, je chercherai l'approbation des flatteurs qui me diront : « ah ! Tu es quelqu'un de très bien », « tu es nommé à tel poste ?... quelle promotion ! »... ce sont là autant de paroles creuses que nous quêtions par peur de notre rien, pour nous convaincre que nous existons. Au lieu d'accueillir, comme le Fils, ce rien comme une vacuité où viendra se déverser en nous la vraie, la seule parole qui nous dira « *tu as du prix à mes yeux et je t'aime* »¹⁹, que notre Père dit à chacun de nous, nous remplissons en vain ce vide de relations mimétiques tordues. Tour à tour, nous nous

¹⁹ Isaïe 43, 4

comportons soit comme un sujet fasciné, soit comme un modèle séducteur. Mais en aucun cas ce ne sont là des relations de création entre deux personnes vides d'elles-mêmes sans l'autre.

Ce que vient révéler le Christ, c'est que nous sommes des dieux, comme le dit le psaume.²⁰ Nous sommes en chemin de déification, de divinisation, *Théosis*, comme disent les Pères grecs. Nous sommes invités à entrer en Trinité. Nous serons et sommes déjà des membres qui, avec toute l'humanité et toute la création, vont constituer le Corps du Christ en plénitude.²¹

Qu'est-ce que le mal ? Après le péché d'Adam, Dieu, surpris, appelle l'homme : « *Où es-tu ?* » Il répond : « ... *j'ai eu peur* ... »²² Le péché originel, ne serait-ce pas notre peur à l'égard de celui qui est notre Père et que nous prenons, à tort, pour notre rival ? La Bible et la tradition de l'Eglise parlent de la chute des anges.²³ Le « Catéchisme de l'Eglise catholique » commente ainsi :

*« Cette " chute " consiste dans le choix libre de ces esprits créés, qui ont radicalement et irrévocablement refusé Dieu et son Règne. Nous trouvons un reflet de cette rébellion dans les paroles du tentateur à nos premiers parents : " Vous deviendrez comme Dieu " (Genèse 3, 5). Le diable est " pécheur dès l'origine " (1 Jean 3, 8), " père du mensonge " (Jean 8, 44) ».*²⁴

Le mal porte beaucoup de noms. Et des noms qui ont du sens.

- *Satan* : c'est-à-dire, l'accusateur, l'adversaire, celui qui fait toujours un procès, qui attaque Dieu pour lui dire : « tu n'es pas Dieu, tu ne veux pas d'une création libre. »

- *Diable (diabolos)* : le diviseur, celui qui est l'œuvre dans la relation de rivalité mimétique. C'est celui qui embrouille les relations pour les pervertir et les amener à la haine, à la violence, au mensonge.

- *Lucifer (lux-ferre)* : le porteur de lumière, de la fausse lumière, de la paix précaire et criminelle qui succède au lynchage du bouc émissaire.

Certains théologiens disent : « Satan, c'est le Mal, l'absence du bien, du non-être. » D'autres, et j'incline à penser comme eux, en parlent comme d'un ange déchu pour avoir préféré son superbe narcissisme à l'amour de Dieu, et donc comme une personne engagée dans le Mal, la haine et la mort d'autant plus radicalement qu'il est pur Esprit, tout d'une pièce. Satan, diable, Lucifer c'est la même chose que l'enfer, que la mort, que le lynchage, que le faux sacré qu'est le meurtre rituel.

Le théologien luthérien Oscar Cullmann a créé l'expression du « *déjà là* » et du « *pas encore* », en utilisant l'image du jour J et du jour V. Le jour J était celui du débarquement de Normandie et le jour V celui de la victoire finale. Dès le débarquement réussi, on pouvait déjà considérer la guerre comme gagnée. Ce succès était irréversible. Pourtant la guerre continuait avec son cortège de drames et de morts. Ce n'est qu'au jour V que la paix attendue était accomplie. Satan est comme ces étoiles mortes il y a des millions d'années-lumière et dont la lueur nous parvient encore. Il est déjà vaincu, même si le mal fait encore rage.

²⁰ Psaume 81(82), 6 « *Je l'ai dit : Vous êtes des dieux, des fils du Très-Haut, vous tous !* » // Jean 10, 34

²¹ Ephésiens 1, 22-23 « *Il a tout mis sous ses pieds, et l'a constitué, au sommet de tout, Tête pour l'Eglise, qui est son Corps, la Plénitude de Celui qui est rempli, tout en tout.* »

²² Genèse 3, 9-10

²³ 2 Pierre 2, 4 « *Car Dieu n'a pas épargné les anges qui avaient péché, mais il les a livrés, enchaînés, aux ténèbres infernales, où ils sont gardés pour le jugement.* »

²⁴ Catéchisme de l'Eglise catholique 1998 § 392

4. Conclusion : le sens de la prière (James Alison)

La conception anthropologique de Girard peut apporter un éclairage sur le sens de la prière.

« Mais toi, quand tu pries, retire-toi dans ta pièce la plus retirée. »²⁵

Pourquoi vivre la prière en solitude ? Regardons l'évangile. Il nous y est dit à plusieurs reprises que Jésus se retire pour prier. Et généralement, ces moments de retrait surviennent après des contacts prolongés avec la foule à la suite d'un miracle (la multiplication des pains). Le risque que court tout meneur d'hommes, surtout à la suite d'un succès, c'est d'être intoxiqué par le désir de ses partisans, de se laisser griser et se laisser flatter au point de devenir le jouet des désirs de son entourage.

Jésus a besoin de prendre distance avec le désir des gens qui veulent le proclamer roi-messie. Il sait le risque de se laisser séduire par ce que lui proposent les foules, qui a une apparence de bien mais n'est pas le bien. Aussi prend-t-il le temps de prier à l'écart pour se recevoir de l'Autre avec un grand A et qui est son Père.

Je puis me tromper sur moi-même. Je puis prendre pour mon désir ce qui m'a été en fait suggéré inconsciemment par les autres. Je puis être contaminé par la publicité, par mon besoin de recevoir l'approbation du groupe. Je puis être manipulé, façonné à mon insu par l'entraînement de la foule. Aussi la prière en retrait me désintoxique du regard de ceux qui veulent m'obliger à jouer un personnage. Là, dans la chambre retirée, loin du public et dans l'inaction, je puis enfin trouver le calme et le silence qui font taire le bruit et le tumulte. J'ai la possibilité de détecter quelle était la ou les personnes qui parlent à travers moi : mon père, ma mère, un maître admiré, un leader charismatique... C'est leur désir à eux que j'ai intériorisé, mais ce n'est pas ma parole ni mon désir. Quand je suis là, dans la vérité de mon être, en formulant mes vrais désirs, mes fragilités quand je suis là devant le Père « *qui voit dans le secret* » et en qui je peux faire totalement confiance, j'entre dans l'abandon, dans la détente.

« Aimez vos ennemis, et priez pour ceux qui vous persécutent. »²⁶

Pourtant un moi radieux, intact et libre que je trouverais en-dessous des faux moi dont je me serais dépouillé, ça n'existe pas. Non ! Notre constitution humaine d'imitateur fait que nous nous recevons toujours nous-mêmes à travers l'œil d'un autre. Par la prière, nous nous dégageons temporairement du regard de ces autres, qui sont ou bien ceux dont nous cherchons l'approbation, ou les rivaux contre qui nous éprouvons de violentes pulsions.

Mais après nous être vidé de nous-mêmes, nous avons surtout à nous laisser remplir de Dieu. Nous avons à découvrir son appel discret à nous laisser diviniser par lui. A permettre à son regard aimant de nous embrasser. En aucune façon, Dieu n'est notre rival et il est totalement étranger à l'œil-pour-œil, dent-pour-dent de la société humaine. Il n'a aucune intention cachée, il est entièrement *pour nous*. Nous pouvons lui permettre sans crainte d'habiter de plus en plus notre cœur. Par la prière, nous entrons dans le lent processus d'accueil de notre identité de fils ou de fille du Père. Nous y apprenons à ne plus nous laisser fasciner par nos ennemis en devenant inconsciemment de plus en plus semblables à eux.²⁷ En Dieu, nous entrons peu à peu dans sa totale générosité, en n'étant plus *contre* nos ennemis, mais *pour eux*, sans être leurs rivaux. Car la vraie force de l'univers créé ce n'est pas le mal. Comme le dit le dernier vers de la Divine Comédie de Dante Alighieri, c'est l'Amour, « *L'Amour qui meut le Soleil et les autres étoiles - L'Amore che muove il sole e l'altre stelle.* »

²⁵ Matthieu 6, 6

²⁶ Matthieu 5, 44-45

²⁷ Voir ces « jumeaux » rivaux : Ben Laden (L'Amérique, « Grand Satan ») et G. Bush Jr. (« Croisade contre le Mal »)

ÉLÉMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

- ALISON, J., *Le péché originel à la lumière de de Résurrection*, Paris, Cerf 2009
- ALISON, J., *12 leçons sur le christianisme*, Paris, Desclée de Brouwer 2015
- CABASILAS, N., *La Vie en Christ*, Paris, Cerf 1993
- Catéchisme de l'Église Catholique*, Paris, Cerf 1998
- EUVÉ, F., *Crainte et tremblement, une histoire du péché*, Paris, Seuil 2010
- EVDOKIMOV, P., *L'amour fou de Dieu*, Paris, Seuil 1973
- GIRARD, R., *La Violence et le Sacré*, Paris, Grasset 1972
- GIRARD, R., *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Grasset 1978
- GIRARD, R., *Le bouc émissaire*, Paris, Grasset 1982
- GIRARD, R., *Je vois Satan tomber comme l'éclair*, Paris, Grasset 1999
- SCHWAGER, R., *Avons-nous besoin d'un bouc émissaire*, Paris, Flammarion 2011
- VARILLON, F., *Joie de croire, joie de vivre*, Paris, Bayard 2013
- WEIL, S., *La Pesanteur et la Grâce*, Paris, Plon, coll. Agora, 1988

Sur You Tube :

René Girard et la théologie (1^{ère} partie) <https://www.youtube.com/watch?v=C0voGJfFRQg>
René Girard et la théologie (2^{ème} partie) https://www.youtube.com/watch?v=TAOJTxRa_vw

Et aussi, dans les œuvres de fiction :

- GOLDING, W., *Sa Majesté des Mouches*, Paris, Gallimard – folio 1956
- MERLE, R., *Un animal doué de raison*, Gallimard – folio 1967
- DICKER J., *Le livre des Baltimore*, Paris de Fallois 2015